

LAURENT CAPELLUTO MICHEL BOUJENAH



La Grande Vie

**ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR
EMMANUEL SALINGER**

Les Films du Poisson
Présente

La Grande Vie

écrit et réalisé par Emmanuel Salinger

Avec

Laurent CAPELLUTO, Michel BOUJENAH, Maurice BÉNICHOU,
Hélène FILLIÈRES, Céline SALLETTE, Frédérique BEL
avec la participation amicale de Bernard LE COQ

Durée : 1h25

Sortie le 4 novembre 2009

www.lagrandevie-lefilm.com

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet - 75017 Paris

Tél: 01 44 69 59 59

Fax: 01 44 69 59 47

www.le-pacte.com

PRESSE

MOTEUR !

Dominique Segall, Grégory Malheiro et Jérémy Marque

20, rue de la Trémoille - 75008 Paris

Tel : 01 42 56 95 95

moteur@maiko.fr

SYNOPSIS

Professeur de philosophie à Saint-Etienne, Grégoire peine à enseigner les fondements de la sagesse à des lycéens somnolents. Militant discret, il se retrouve catapulté à Paris dans un show télévisé qui ne fait qu'une bouchée de son inexpérience. C'est pourtant lui qui vole au secours de Patrick, l'animateur vedette, à la sortie du plateau. Au sommet de sa gloire, Patrick n'est pas heureux. Pour ajouter le bonheur et l'amour à l'argent et la réussite, il doit changer, il doit apprendre... Et il veut Grégoire pour mentor - à n'importe quel prix ! D'abord réticent, Grégoire finit par céder : il sera un Socrate pour l'Alcibiade du petit écran.

Mais au jeu du « Connais-toi toi-même », qui sera gagnant ?

Et de ces deux hommes que tout oppose, qui sera l'élève et qui sera le maître ?

BIOGRAPHIE EMMANUEL SALINGER

Emmanuel Salinger mène depuis longtemps à la fois une carrière de comédien auprès de nombreux réalisateurs (Arnaud Desplechin, Eric Rohmer, Agnès Varda, Noémie Lvovsky, Patrice Chéreau . . . etc), et une carrière d'auteur. Il a notamment participé à l'écriture des longs métrages de Pascal Bonitzer, Arnaud Desplechin, ou encore Xavier Beauvois et réalisé plusieurs courts métrages - entre autres dans le cadre de ses études à l'IDHEC. Il passe aujourd'hui à la réalisation avec son premier long métrage, *La Grande Vie*, une comédie populaire engagée, drôle et perspicace.

INTERVIEW AVEC EMMANUEL SALINGER

Par votre parcours, vous êtes assimilé à un cinéma d’auteur pointu. Ce premier film, dans le registre de la comédie pure, a de quoi surprendre. . .

Je suis raisonnablement fier de mon parcours, et je ne renie pas ma famille de cinéma d’origine, à laquelle je suis encore très lié. Mais comme spectateur, je suis aussi attaché, depuis toujours, à la comédie sous toutes ses formes, qui ne se laisse pas enfermer dans l’opposition cinéma d’auteur / cinéma commercial. Je trouve d’ailleurs cette opposition inféconde et lugubre. Quoi de plus triste que l’entre soi ? Je crois qu’il faut tenir bon sur une alternative, celle d’un cinéma à la fois exigeant et ouvert, un cinéma populaire de qualité dont la comédie est une composante essentielle.

La philosophie passe communément pour une discipline plus austère que franchement hilarante. Comment en êtes-vous arrivé à penser qu’elle prêtait à rire ?

Mais elle prête à rire ! L’une des premières comédies que l’on connaisse, Les Nuées, d’Aristophane, se moque de Socrate et de ses prétentions à enseigner la sagesse. . . Cela dit, le propos d’Aristophane, qui soutient que Socrate corrompt la jeunesse, est plutôt réactionnaire. Je n’ai pas très envie de m’en revendiquer. Je préfère me moquer de la philosophie quand elle est l’alliée du pouvoir, qu’elle rentre au gouvernement et se met au service des princes.

On ne se lance pas dans un sujet pareil sans un intérêt particulier. Vous aviez fait des études de philosophie ?

Oui. J’étais même un étudiant assez emballé. Puis j’ai passé l’Idhec. Il fallait choisir. J’ai hésité et je ne regrette pas. Je n’aurais sans doute pas fait un bon universitaire. . . J’ai un rapport plus passionnel que technique à la philosophie. Ce qui m’intéresse d’abord, c’est la question éthique qui fonde les démarches de Socrate ou Spinoza par exemple. Comment vivre ? Qu’est-ce qui fait une vie pleinement humaine ? Comment vivre au milieu des autres ? Ces problématiques sont présentes tout au long du film, pour pratiquement tous les personnages, et particulièrement pour Grégoire et Patrick. Dans le fond, ce sont des questionnements que tout le monde partage. Il me semble que le propre de certains grands films est de raviver ces interrogations chez les spectateurs.

À ces questions, Grégoire et Patrick apportent des réponses diamétralement opposées. C'est le court-circuit entre ces deux pôles qui crée l'énergie comique du film ?

La confrontation entre deux personnages que tout oppose est traditionnelle au cinéma. Le professeur de philosophie discret, provincial, engagé, rencontre l'animateur de télévision jouisseur, cynique, suradapté au monde qui l'entoure : le télescopage, puis la contamination de l'un par l'autre, est clairement un détonateur humoristique. De manière assez inattendue, c'est Grégoire, le sage, qui s'égaré. Mais il y a quelque chose de salutaire dans son égarement. Une vie qui ne dérape jamais, une vérité qui n'est jamais mise à l'épreuve, risquent de se figer. C'est dans son égarement que Grégoire va se cogner, se blesser, et finalement revenir à ses valeurs.

Parce que vous trouvez la fin du film optimiste ?

Elle est ouverte. Tout laisse penser que Grégoire va se remettre au travail. Étymologiquement, « Grégoire » c'est « L'éveillé ». Au début du film, il dort littéralement. Son réveil passe par la chute et l'égarement, mais c'est un risque à courir. . .

Et Patrick ?

Lui aussi se réveille. Il prend au sérieux l'exigence socratique que Grégoire échoue à transmettre à ses élèves. Quand il lui dit : « Je suis ton meilleur élève », c'est juste. Même si c'est sur un mode dérisoire, Grégoire a transmis plus qu'il ne l'imaginait.

On entre dès la première scène dans les codes d'un comique burlesque, presque violent, qui ne s'inscrit pas particulièrement dans une tradition française.

En tant que cinéphile, je me considère comme héritier de plusieurs traditions, et notamment de la comédie américaine. J'espérais retrouver quelque chose de ce que j'appelle le « comique de destruction massive », ce comique déjanté propre au slapstick et aux screwball comédies, où tout va très vite et se disloque sans cesse. J'ai aussi une grande admiration pour la comédie italienne des années 60 et 70, pour sa capacité à être en prise avec le présent, pour sa férocité, son génie ironique. Pour ce rappel que la comédie est presque une éthique. J'avais envie d'un film où l'on percevrait ces différents échos. Je suis fait d'une quantité d'influences diverses, qui ne sont pas toutes cinématographiques. Comme la lecture de Kafka, dont le comique est bâti sur les fondements du cauchemar. J'ai semé le film de signes que je resterai peut-être seul à voir. Lucie Ekdahl par exemple porte le nom de la famille de Fanny et Alexandre chez Bergman. Ou Odile, qui réveille Grégoire dans la première scène, doit son prénom à l'Odile de Queneau qui professait qu'il n'y a que deux sortes d'histoires, les Odyssée et les Illiade (Od-III). Je voulais que le film soit une sorte d'Odyssée. Ces références ont guidé et nourri le film.

Plusieurs co-scénaristes apparaissent au générique. Comment s'est déroulée l'étape de l'écriture ?

Disons que le passage à l'acte n'a pas été simple. J'ai mis un certain temps à mettre en parenthèses mes activités d'acteur et de scénariste. C'est là que les collaborateurs ont été déterminants. Ils sont intervenus ponctuellement, à toutes les étapes importantes. . Quelqu'un était toujours là pour me lire et me renvoyer la balle. De cette façon, le projet restait vivant. Et puis l'humour n'existe que dans un partage. Quand on écrit une comédie, le collaborateur est un peu comme un premier spectateur qu'on s'attache à faire rire et sourire tout au long de l'histoire.

Comment cette exigence de drôlerie se traduit-elle sur le plateau ?

La comédie, c'est du réglage fin, tout se joue à la seconde près. Le jeu des acteurs a évidemment une importance capitale. Il faut être particulièrement attentif au tempo de chaque scène, et au rythme de l'ensemble. Je pensais souvent à une phrase d'Henry Hathaway, qui dit que « Dans chaque scène, il y a une raison d'être. Dès qu'on l'a trouvée, il faut se tirer le plus vite possible. »

Comment avez-vous travaillé l'image ?

Un film peut être plastiquement harmonieux et comique, ce n'est pas contradictoire. Les grandes comédies américaines sont à la fois belles et drôles. J'ai dit à Stéphan Massis, le chef opérateur, et à Pierre Du Boisberranger, le chef décorateur, que je voulais une belle image, colorée, soyeuse, qui fasse plaisir.

Et la musique, qui tient une grande place dans le film ?

Quand je pense à une scène, je l'imagine toujours avec la musique. J'aime beaucoup les compositeurs qui viennent du jazz, comme Henry Mancini. Le jazz est contemporain du cinéma, ils sont imprégnés l'un de l'autre. J'ai rencontré Pierre Bertrand, un jeune compositeur passionné de jazz qui dirige un big band, et nous nous sommes mis d'accord sur une ligne. Je voulais des accents jazzy, sans que la nostalgie domine. La musique peut rendre une scène plus forte, lui donner sa juste énergie. Elle amplifie et précise ce qui est dans l'image.

Diriez-vous de La Grande Vie que c'est une charge contre la télévision, ou du moins une certaine télévision ?

La télé, je m'en fiche un peu. Mais elle est là. On la regarde pour savoir « ce qui se passe ». Elle est toujours une sorte d'agora, où l'on débat des affaires de la Cité. . . Mais la télévision est aussi le lieu où l'on se fait reconnaître, où l'on est reconnu. Où l'on passe à la lumière. Le manque de reconnaissance, l'effroi de l'invisibilité sont des sentiments communs aujourd'hui. Comme si certaines personnes avaient un supplément de vie dont vous êtes privé. Comme si votre vie à vous était une vie au rabais, une vie pour rien. La télé est la procédure qui remédie à cet effroi. Et parallèlement, le mécanisme qui fausse toutes les données. C'est une solution perverse. Grégoire, qui est a priori étranger à ce manque, qui devrait être immunisé, va se laisser intoxiquer par quelque chose de cette lumière. D'ailleurs, au début du film, il n'a pas la télévision. C'est Kowalski qui l'installe.

Quel est le rôle de Patrick dans cette maïeutique déjantée ?

Patrick souffre, lui, de la maladie inverse. Il n'est pas dans la folie du manque de reconnaissance, mais dans la folie de la reconnaissance. Il est l'homme qui orchestre la parole, celui qui est reconnu là où Grégoire se dit qu'il pourrait l'être. C'est lui qui amène Grégoire à se poser la question de savoir si sa vie à un sens.

Patrick évoque irrésistiblement un certain nombre d'animateurs d'émissions très populaires. . .

Et pourtant, je ne vise personne. Patrick est un personnage, je l'ai composé, inventé. Michel Boujenah lui allait bien. C'est un artiste de one man show, populaire, et qui suscite une sympathie immédiate. Il a un savoir faire de la scène, il maîtrise ses effets. Il sait ce qui marche. En même temps, il garde toujours une sorte de gentillesse, quelque chose de presque enfantin, qui permet au personnage d'échapper à la caricature. Il a été surprenant dès les premiers essais. Il avait très bien capté le cynisme de Patrick. Mais il le campait de manière mélancolique, comme s'il était accablé par lui-même. Il est parvenu à rendre Patrick plus touchant que ce que j'avais imaginé.

Boujenah est par ailleurs réalisateur. . .

Oui, il comprenait dans quelles situations je me débattais. Mais il n'a jamais cherché à me souffler des solutions. C'est par son jeu qu'il m'indiquait des pistes. Il a eu des moments d'improvisation pendant le tournage qui sont des éclairs de génie.

Face à lui, Laurent Capelluto révèle une force comique extraordinaire. Comment l'avez-vous rencontré ?

J'avais vu Coquelicots, de Philippe Blasband, dans lequel il jouait un rôle très dur et j'avais été frappé par la puissance de son jeu. Lors de notre première rencontre, je lui ai donné une des scènes qui avaient été retirées du scénario. Il arrivait à être incroyablement drôle tout en restant ce type encombré de scrupules, rongé de sollicitude, enfermé dans une prison d'obligations. . . J'avais l'impression de voir Grégoire, et c'était à pleurer de rire. Laurent est quelqu'un qui peut être en même temps extrêmement travailleur et étonnamment gracieux. Il s'engage physiquement, il n'a pas peur de tomber, de se cogner. Il est capable de danser d'une manière à la fois élégante et rigolote. . . Son talent pour le burlesque évoque des acteurs comme Rowan Atkinson (Mr Bean). Dès le premier jour de tournage, il s'est emparé du rôle. Il a porté le film.

L'un des grands plaisirs du film réside dans le nombre de ses personnages, et l'égle attention portée à tous. À quoi vous êtes-vous fié pour choisir les acteurs ?

En gros, je sais ce que je veux. Quand je choisis un acteur, j'ai l'impression que nous sommes d'accord sur ce qu'il fera du rôle. Mon travail consiste à m'assurer qu'il garde la bonne direction. Je ne crois pas qu'on puisse rendre un acteur bon. Je crois plutôt qu'il est bon et qu'on l'aide, autant que possible, à se révéler. Le mythe du marionnettiste, du démiurge qui contraint une cire molle, ne m'intéresse pas. Une fois que j'ai choisi un acteur, j'ai la conviction qu'il y arrivera. J'ai confiance. Marion Touitou qui faisait le casting m'a aidé à rencontrer des comédiens qui venaient d'horizons très divers. Ils avaient en commun un rapport assez simple avec leur travail : nous étions rapidement dans une proposition qu'il s'agissait de travailler pour l'améliorer. Ils ont constitué une bonne troupe, à la fois multicolore et solidaire.

Diriez-vous de La Grande Vie que c'est un film à thèse ?

Ce n'est pas un film à thèse parce que je n'ai pas de thèse à fournir. Je ne donne pas de leçon, et je ne prétends pas maîtriser la totalité du sens. Je souhaitais juste que le film fasse place à certains étonnements, à certaines interrogations que m'inspire l'époque. Mais je n'ai pas de lecture verrouillée à proposer. Il revient à chacun d'élaborer ses propres réponses.

Diriez-vous alors qu'il est nourri par la colère ? Est-ce elle qui donne l'énergie nécessaire pour tendre le ressort comique ?

Sans doute, mais toute la question est de convertir sa colère en quelque chose de socialement acceptable. Je n'ai pas le projet de tout casser, même si je peux en avoir l'envie.

Si vous travaillez pour le cinéma depuis près de vingt ans, La Grande Vie n'en est pas moins un premier film. « Premier film français », c'est presque un genre à part entière. . .

Oui, c'est vrai, un genre avec ses figures imposées. Beaucoup de premiers films ont par exemple une forte composante autobiographique. Je savais que je n'y échapperais pas, et je me méfiais un peu. Je ne voulais pas tomber dans la confession. Je me demandais : Comment faire pour que ça reste une histoire ? Ça ne va pas forcément de soi, en ce moment, de raconter une histoire. Mais c'était ce que je désirais.

LAURENT CAPELLUTO

FILMOGRAPHIE SELECTIVE

- 2009** MR. NOBODY de Jaco VAN DORMAEL
2009 OSS 117: RIO NE RÉPOND PLUS de Michel HAZANAVICIUS
2009 POUR UN FILS de Alix DE MAISTRE
2009 HORS CADRE de Laurence BIBOT
- 2008** UN CONTE DE NOËL de Arnaud DESPLECHIN
- 2007** COQUELICOTS de Philippe BLASBAND
- 2005** LA COULEUR DES MOTS de Philippe BLASBAND
- 2004** POUR LE PLAISIR de Dominique DERUDDERE
2004 UN FILM AVEC UNE TRÈS BONNE HISTOIRE de Tiago MESQUITA
- 2003** LE TANGO DES RASHEVSKI de Sam GARBARSKI
- 1999** LES AMAZONES de Elisabeth CLAUSS

MICHEL BOUJENAH

FILMOGRAPHIE

RÉALISATEUR

2007 3 AMIS

2003 PÈRE ET FILS

Nominé en 2004 aux Césars pour la meilleure première œuvre de fiction

Nominé en 2004 pour le meilleur film au festival international du film de Shanghai

INTERPRÈTE

2009 LA GRANDE VIE de Emmanuel SALINGER

2009 ULTIMATUM de Alain Tasma

2008 LA LOI DU PLUS FORT de Alain TASMA

2008 LES BUREAUX DE DIEU de Claire SIMON

2007 LE DERNIER GANG de Ariel ZEITOUN

2003 DIX-HUIT ANS APRÈS de Coline SERREAU

2001 LA GRANDE VIE de Philippe DAJOUX

1998 DON JUAN De Jacques WEBER

1998 LES SURPRISES DE L'AMOUR
de Caroline CHOMIENNE

1997 UNE FEMME TRÉS, TRÉS, TRÉS, AMOUREUSE
de Ariel ZEITOUN

1996 UN ÉTÉ À LA GOULETTE de Ferid BOUGHEDIR

1996 MA FEMME ME QUITTE de Didier KAMINKA

1995 LES MISÉRABLES DU XXÈME SIÈCLE
de Claude LELOUCH

1993 LE NOMBRIL DU MONDE de Ariel ZEITOUN

1991 LA TOTALE! de Claude ZIDI

1989 MOITIÉ-MOITIÉ de Paul BOUJENAH

1987 LEVY ET GOLIATH de Gérard OURY

1986 PRUNELLES BLUES de Jacques OTMEZGUINE

1986 LA DERNIÈRE IMAGE
de Mohammed LAKHDAR HAMINA

1985 TRANCHES DE VIE de François LETERRIER
1985 TROIS HOMMES ET UN COUFFIN
de Coline SERREAU

César du Meilleur Second Rôle Masculin
1985 LE VOYAGE À PAIMPOL de John BERRY

LISTE ARTISTIQUE

GRÉGOIRE

Laurent CAPELLUTO

PATRICK

Michel BOUJENAH

KOWALSKI

Maurice BÉNICHOU

VÉRONIQUE

Hélène FILLIÈRES

AURÉLIA

Céline SALLETTE

ODILE

Frédérique BEL

MASCRIER

Bernard LE COQ

LUCIE

Louise BLACHERE

LE BEAU GOSSE

Dan HERZBERG

SERGE

Emmanuel SALINGER

DAMIEN DEMORVAUX

Jérémie ELKAIM

JEAN-BERNARD

Philippe DUQUESNE

LISTE TECHNIQUE

Producteurs

Lætitia GONZALEZ

Yaël FOGIEL

Réalisateur

Emmanuel SALINGER

Directeur de la Photographie

Stéphan MASSIS

Chef Monteur Image

Simon JACQUET

Son

François WALEDISCH

Séverin FAVRIAU

Stéphane THIEBAUT

Chef Décorateur

Pierre DU BOISBERRANGER

1ère Assistante Réalisateur

Raphaëlle PIANI

Casting

Marion TOUITOU

Musique Originale

Pierre BERTRAND

Scénariste

Emmanuel SALINGER

Collaboration au Scénario

Christine DORY

Camille FONTAINE

Marcia ROMANO

Lola GRUBER

Virginie LEGEAY

Pascal BONITZER

Dorothee GUIRAUD

Chef Costumière

En coproduction avec Rhône-Alpes Cinéma, Alchimix, Arcapix

Avec la participation de Canal +, TPS Star, CINECINEMA

Avec le soutien du CNC, Centre Image-Région Centre

En association avec Uni Etoile 6

En association avec DISTRICUP/BACKUP FILMS

